mines dans la région du wādī Ğizzī au XII[e] siècle, d'autre part. Aucune de ces sources ne précise la nature du minerai dont il s'agit, mais le contexte ne laisse pas de doute à ce sujet.

Si ces règlements ne donnent aucune information sur la technologie ou sur la main d'œuvre des mines, en revanche ils nous renseignent sur les contrats passés entre leurs propriétaires et leurs exploitants. Les premiers pouvaient être un particulier, ou une société formée par plusieurs partenaires. Par contrat, l'exploitation de la mine était cédée pour une durée variable, mais déterminée (pouvant aller jusqu'à cent ans), et contre une redevance évaluée au dixième de la rentabilité de la mine. De tels contrats rappellent tout à fait ceux que concluaient un particulier ou une société pour l'armement d'un navire de commerce en partance pour une expédition au long cours : rien d'étonnant, puisque les contrats miniers mentionnent comme propriétaires de mines des armateurs, également propriétaires terriens. Sohar et sa région connaissent à l'époque ʿabbaside une organisation économique complexe basée sur l'armement de navires de commerce et l'exploitation agricole et minière : l'archéologie et les textes se complètent pour en restituer le souvenir.

Monique KERVRAN
(C.N.R.S., Paris)

Lisa GOLOMBEK and Donald WILBER, *The Timurid architecture of Iran and Turan*, with contributions by Terry Allen, Leonid S. Bretanitskii, Robert Hillenbrand, Renata Holod, Antony Hutt, L. Iu. Man'kovskaia, H.M. Nasirly, Bernard O'Kane. Princeton, Princeton University Press, 1988. Vol. I, *Text*, XXVII + 510 p. Vol. II, *Plates*, XVIII p., 16 pl. couleur, 482 photos en noir et blanc, cartes, plans.

Le milieu timouride, politique et culturel (p. 3-69), l'architecture dans ses modes de construction et de décoration (p. 73-183) et ses styles (p. 187-201) sont présentés au vol. I, en introduction à un répertoire qui décrit par régions — Turân, Khorassân, Iran central et occidental, Mâzandarân — 257 monuments du XV[e] siècle (p. 223-444). L'appendice I énumère 140 autres édifices connus par des sources pour avoir été édifiés ou modifiés dans la même époque, mais disparus depuis, notamment à Samarqand, Hérat et Yazd (p. 445-452), ainsi que les noms de ceux qui les patronnèrent (p. 453-457). Les patrons des édifices qui subsistent sont groupés dans l'appendice III (p. 463-467). L'appendice II (p. 458-462) donne les noms de constructeurs et d'artisans. Glossaire (p. 469-471; cf. aussi une liste de termes, p. 66). Bibliographie à peu près exhaustive (p. 473-495; on complétera par celle de O'Kane, cf. *infra*). Index général (p. 497-510). On eût aimé qu'une liste des restes épigraphiques permette de les saisir plus facilement que par l'entrée « inscriptions » de l'index.

L'introduction n'est pas toujours à la hauteur du répertoire. Sur le milieu social timouride, qui a suscité peu de travaux depuis ceux de Bartol'd, elle est consciencieusement vague. (Sous le titre « Timurid society », p. 16-43, on trouve de la géographie descriptive, p. 16-34, et sur le « cultural milieu », p. 34-41, maigre parti est tiré de quelques acquis récents.) Les auteurs sont évidemment bien plus à l'aise dans la section « Architecture and Society » (p. 44-69). L. Golombek et D. Wilber distinguent (p. 187-195) trois styles. 1. « Timouride impérial », qui correspond au règne de Tamerlan, et se caractérise par la monumentalité, l'élévation des dômes,

BCAI 6 (1989) L. Golombek & D. Wilber: The Timurid architecture of Iran and Turan, recensé par J. Aubin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

le décor extérieur. 2. « Timouride métropolitain », entendons khorâssânien, que marque de sa forte originalité le grand architecte de Šāhruḫ, Qavāmuddīn Šīrāzī (m. 1438/1440). 3. « Régional », celui de Yazd étant le plus abondamment représenté. Les auteurs rangent dans ce groupe l'architecture particulière au Mâzandarân, qui n'a à vrai dire rien à voir avec les architectures « timourides ». Les types fonctionnels sont ramenés à trois : constructions résidentielles, commerciales (des caravansérails aux bains et aux moulins) et charitables (presque tout : des mosquées aux *ḫānaqāh*s et à divers aménagements hydrauliques). En effet, « il est incorrect de considérer (ces constructions) comme ' religieuses ', sauf eu égard à leur motivation, qui était aussi en partie sociale et économique. Elles peuvent être considérées comme les institutions d'intérêt public (*welfare*) du monde islamique médiéval » (p. 45).

Sur 257 monuments enregistrés, il ressort des textes littéraires et des inscriptions que sont dus à la famille régnante 50 %, à l'aristocratie militaire 17 %, à la bureaucratie 20 % (proportion à laquelle doit beaucoup l'exceptionnelle activité du vizir et écrivain ʿAlī Šīr Navā'ī), aux ulémas 17 %, à l'aristocratie rurale 7 %. La seconde moitié du XV^{e} siècle voit un élargissement de la base du patronage (la famille régnante et l'aristocratie turque ne représentent alors ensemble que moins de 50 %).

Se succédant par ordre alphabétique des noms de lieux, dans le cadre des quatre aires géographiques susmentionnées, les notices sont sur le modèle de celles conçues jadis par D. Wilber, *The Architecture of Islamic Iran : Ilkhanid period*, Princeton, 1955. Il n'y est pas mentionné si le monument (du sanctuaire à la citerne) a été vu par l'auteur de la rubrique (certaines ne sont que livresques), et quand. Il est probable que certains édifices ont été depuis endommagés ou détruits, en particulier ceux de Hérat.

Le vol. II contient, outre l'illustration photographique, 161 relevés, 8 cartes et, empruntés, 2 plans de Samarqand et 1 de Hérat timourides.

De fructueuses comparaisons sur le milieu des mécènes et sur l'activité architecturale s'établiront à la lecture de la monographie de Bernard O'Kane, *Timurid architecture in Khurassan*, Costa Mesa, Calif., 1988 (xv + 418 p., 1 carte, plans et photos des monuments, presque tous examinés par l'auteur), qui comprend 61 notices, généralement plus fouillées, sur l'architecture du Khorâssân timouride au sens strict (Golombek et Wilber en ont 69, mais pour un Khorâssân au sens large, incluant Balkh, Ghazni, etc.), avec cependant des regards hors de son domaine (ainsi la liste des constructeurs et artisans, 107 numéros, p. 371-382, s'étend à l'Iran tout entier).

Fruit de plus de dix années de travail, en partie facilité par les enquêtes régionales menées par des chercheurs iraniens, dont les volumes d'Īrâdj Afshâr sur Yazd sont le plus bel exemple, le Golombek-et-Wilber, pour les historiens de l'architecture et pour les historiens tout court ouvrage d'une richesse et d'une qualité inappréciables, s'inscrit dans un courant d'intérêt très actif, marqué par les travaux de M^{me} Pugačenkova sur la Transoxiane, de Terry Allen sur Hérat, de O'Kane sur le Khorâssân. Dans l'étude de ce qu'on a faussement appelé jadis « la Renaissance timouride », les historiens de l'architecture acquièrent sur d'autres disciplines une avance dont *The Timurid architecture of Iran and Turan* est la somme très remarquable.

Jean AUBIN
(E.P.H.E./E.H.E.S.S., Paris)

BCAI 6 (1989) L. Golombek & D. Wilber: The Timurid architecture of Iran and Turan, recensé par J. Aubin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

María Paz SOLER GARCIA, *Historia de la cerámica valenciana, tomo II.* Valencia, Vincent Garcia Editores, 1988. 268 p.

Cet ouvrage fait partie d'un ensemble de trois volumes consacrés à l'histoire de la céramique valencienne, dont seuls les deux premiers sont pour l'instant parus. Deux phases de cette histoire ont particulièrement retenu l'attention des historiens, des archéologues et des amateurs d'objets d'art : celles qui correspondent aux développements particulièrement brillants qu'y connut l'art de la céramique à l'époque ibérique d'abord, puis au Bas Moyen Âge, avec l'essor des productions de Manises et de Paterna. Ces dernières concernent indirectement l'histoire de la civilisation musulmane, dans la mesure où l'on peut considérer leur premier développement comme s'insérant dans le contexte général de l'art dit « mudéjar », c'est-à-dire largement influencé par les traditions techniques et esthétiques transmises par l'Islam à l'Espagne chrétienne. On trouvera donc dans l'étude de María Paz Soler une bonne mise au point sur ces productions médiévales valenciennes postérieures à la Reconquête, qui ont déjà donné lieu à une bibliographie très abondante, et dont on aura plaisir à retrouver d'abondantes et belles reproductions en couleur d'excellente qualité. C'est une vision très complète des formes et des décors des céramiques vertes et brunes (*verde y morado*), au bleu de cobalt sur fond blanc et à reflets métalliques (*lustreware*), situées dans l'éventail des types « communs » et « de qualité » utilisés aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, ainsi que de la riche variété des productions à but décoratif (carreaux ou *socarrats*), qui nous est fournie dans les chapitres 2 à 4 de ce bel ouvrage, qui se caractérise d'abord, mais pas seulement, par la qualité de la présentation.

L'auteur, directrice du Musée national de céramique González Martí de Valence, était particulièrement bien placée pour fournir cette vue d'ensemble des productions de la région levantine, envisagées dans leur contexte à la fois historique, archéologique, artistique, et parfois muséographique. On lui saura gré, sur certains points récemment discutés et quelque peu polémiques, de présenter un jugement équilibré et raisonnable, appuyé sur les conclusions des travaux archéologiques les plus récents : ainsi sur la question de l'antériorité des productions en *verde y morado*, par rapport aux types décorés au bleu de cobalt et aux pièces à reflets métalliques, où elle s'en tient à la thèse traditionnelle remise en cause sans fondement suffisant par Pedro Lopez Elum [1]. Elle met aussi clairement en évidence la discontinuité fondamentale entre les céramiques vertes et brunes produites à Paterna à partir de la seconde moitié du XIII^e^ siècle, et celles que les fouilles mettent au jour sur les sites musulmans de la région valencienne et qui correspondent au type de *verde y morado* conventionnellement désigné sous le nom de « califal ». Ainsi appelées parce qu'elles ont été découvertes en grand nombre sur les principaux sites andalous de l'époque du califat de Cordoue, Madīnat Ilbīra et surtout la ville palatine de Madīnat al-Zahrā' près de Cordoue, ces céramiques, techniquement et esthétiquement différentes, ne peuvent être considérées comme les antécédents directs des productions de Paterna. Encore moins peut-on imaginer, comme on l'a fait quelquefois, une tradition locale qui se serait conservée sur les lieux mêmes de production, du X^e^ ou du XI^e^ siècle à la domination chrétienne.

1. Pedro LOPEZ ELUM, *Los orígenes de la cerámica de Manises y de Paterna* (1285-1335), Manises, 1985.

BCAI 6 (1989) L. Golombek & D. Wilber: The Timurid architecture of Iran and Turan, recensé par J. Aubin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net